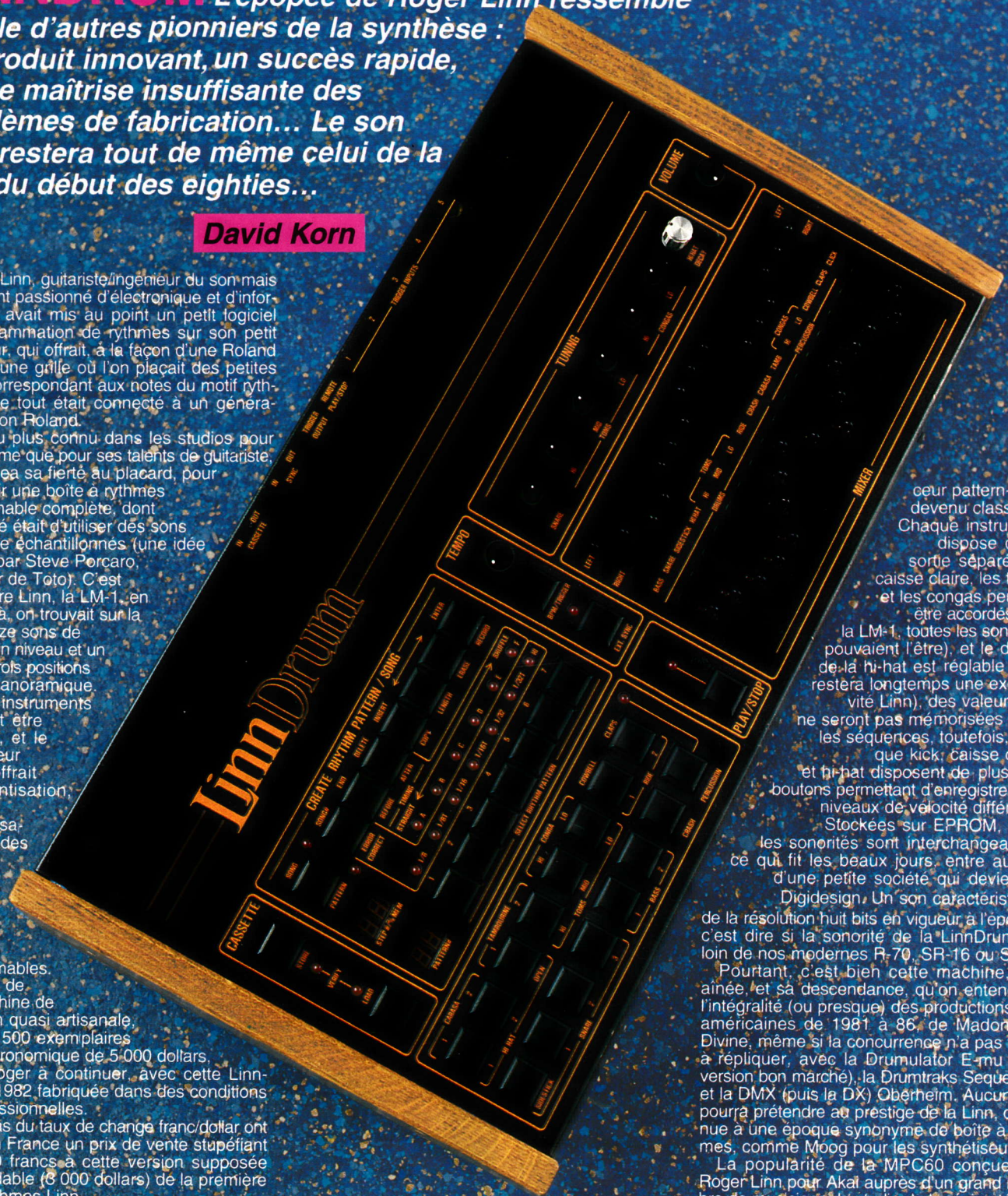
SYNTHE STORY

LINNDRUM

L'épopée de Roger Linn ressemble à celle d'autres pionniers de la synthèse : un produit innovant, un succès rapide, et une maîtrise insuffisante des problèmes de fabrication... Le son Linn restera tout de même celui de la pop du début des eighties...

David Korn



Roger Linn, guitariste/ingénieur du son mais également passionné d'électronique et d'informatique, avait mis au point un petit logiciel de programmation de rythmes sur son petit ordinateur, qui offrait, à la façon d'une Roland TR-707, une grille où l'on plaçait des petites étoiles correspondant aux notes du motif rythmique. Le tout était connecté à un générateur de son Roland.

Devenu plus connu dans les studios pour son système que pour ses talents de guitariste, Linn rangea sa fierté au placard, pour concevoir une boîte à rythmes programmable complète, dont l'originalité était d'utiliser des sons de batterie échantillonnés (une idée soufflée par Steve Porcaro, ex-batteur de Toto). C'est la première Linn, la LM-1, en 1980. Déjà, on trouvait sur la LM-1 douze sons de batterie, un niveau et un switch à trois positions pour le panoramique. Tous les instruments pouvaient être accordés, et le séquenceur intégré offrait l'autoquantisation, le swing (« humanisation ») et des niveaux programmables.

Le succès de cette machine de fabrication quasi artisanale, vendue à 500 exemplaires au prix astronomique de 5 000 dollars, amène Roger à continuer, avec cette LinnDrum de 1982 fabriquée dans des conditions plus professionnelles.

Les aléas du taux de change franc/dollar ont imposé en France un prix de vente stupéfiant de 30 000 francs à cette version supposée plus abordable (8 000 dollars) de la première boîte à rythmes Linn.

De philosophie similaire à la LM-1 - mais de fabrication plus professionnelle -, la LinnDrum combine quinze sons de batterie, une console de mixage niveau-panoramique, et le séquenceur pattern-song devenu classique. Chaque instrument dispose d'une sortie séparée, la caisse claire, les toms, et les congas peuvent être accordés (sur la LM-1, toutes les sonorités pouvaient l'être), et le decay de la hi-hat est réglable (cela restera longtemps une exclusivité Linn), des valeurs qui ne seront pas mémorisées dans les séquences, toutefois, bien que kick, caisse claire et hi-hat disposent de plusieurs boutons permettant d'enregistrer des niveaux de vélocité différents. Stockées sur EPROM, toute les sonorités sont interchangeables, ce qui fit les beaux jours, entre autres, d'une petite société qui deviendra Digidesign. Un son caractéristique de la résolution huit bits en vigueur à l'époque, c'est dire si la sonorité de la LinnDrum est loin de nos modernes R-70, SR-16 ou S-3.

Pourtant, c'est bien cette machine, son aînée et sa descendance, qu'on entend sur l'intégralité (ou presque) des productions pop américaines de 1981 à 86, de Madonna à Divine, même si la concurrence n'a pas tardé à répliquer, avec la Drumulator E-mu (une version bon marché), la Drumtraks Sequential, et la DMX (puis la DX) Oberheim. Aucune ne pourra prétendre au prestige de la Linn, devenue à une époque synonyme de boîte à rythmes, comme Moog pour les synthétiseurs.

La popularité de la MPC60 conçue par Roger Linn pour Akai auprès d'un grand nombre de musiciens de studio de la région témoigne d'ailleurs de l'empreinte laissée par la famille Linn, LM-1, LinnDrum et Linn 9000, dont nous vous conterons l'histoire détaillée un de ces prochains jours.